

Edgar ALLAN POE, *Le Démon de la perversité*, 1845
(trad. par Baudelaire en 1857 et publié dans
***Nouvelles histoires extraordinaires*).**

Dans l'examen des facultés et des penchants, — des mobiles primordiaux de l'âme
5 humaine, — les phrénologistes ont oublié de faire une part à une tendance qui, bien
qu'existant visiblement comme sentiment primitif, radical, irréductible, a été également
omise par tous les moralistes qui les ont précédés. Dans la parfaite infatuation de notre
raison, nous l'avons tous omise. Nous avons permis que son existence échappât à notre
vue, uniquement par manque de croyance, — de foi, — que ce soit la foi dans la révéla-
10 tion ou la foi dans la cabale. L'idée ne nous en est jamais venue, simplement à cause de sa
qualité surérogatoire. Nous n'avons pas senti le besoin de constater cette impulsion, —
cette tendance. Nous ne pouvions pas en concevoir la nécessité. Nous ne pouvions pas
saisir la notion de ce *primum mobile*, et, quand même elle se serait introduite de force en
nous, nous n'aurions jamais pu comprendre quel rôle il jouait dans l'économie des choses
15 humaines, temporelles ou éternelles. Il est impossible de nier que la phrénologie et une
bonne partie des sciences métaphysiques ont été brassées à *priori*. L'homme de la méta-
physique ou de la logique, bien plutôt que l'homme de l'intelligence et de l'observation,
prétend concevoir les desseins de Dieu, — lui dicter des plans. Ayant ainsi approfondi à sa
pleine satisfaction les intentions de Jéhovah, d'après cesdites intentions, il a bâti ses in-
20 nombrables et capricieux systèmes. En matière de phrénologie, par exemple, nous avons
d'abord établi, assez naturellement d'ailleurs, qu'il était dans les desseins de la Divinité
que l'homme mangeât. Puis nous avons assigné à l'homme un organe d'alimentivité, et
cet organe est le fouet avec lequel Dieu contraint l'homme à manger, bon gré, mal gré.
En second lieu, ayant décidé que c'était la volonté de Dieu que l'homme continuât son
25 espèce, nous avons découvert tout de suite un organe d'amativité. Et ainsi ceux de la
combativité, de l'idéalité, de la causalité, de la constructivité, — bref, tout organe repré-
sentant un penchant, un sentiment moral ou une faculté de la pure intelligence. Et, dans

cet emménagement des principes de l'action humaine, des spurzheimistes, à tort ou à rai-
son, en partie ou en totalité, n'ont fait que suivre, en principe, les traces de leurs devan-
30 ciers ; déduisant et établissant chaque chose d'après la destinée préconçue de l'homme et
prenant pour base les intentions de son Créateur.

Il eût été plus sage, il eût été plus sûr de baser notre classification (puisqu'il nous faut
absolument classifier) sur les actes que l'homme accomplit habituellement et ceux qu'il
accomplit occasionnellement, toujours occasionnellement, plutôt que sur l'hypothèse
35 que c'est la Divinité elle-même qui les lui fait accomplir. Si nous ne pouvons pas com-
prendre Dieu dans ses œuvres visibles, comment donc le comprendrions-nous dans ses
inconcevables pensées, qui appellent ces œuvres à la vie ? Si nous ne pouvons le concevoir
dans ses créatures objectives, comment le concevons-nous dans ses modes incondition-
nels et dans ses phases de création ?

40 L'induction à *posteriori* aurait conduit la phrénologie à admettre comme principe
primitif et inné de l'action humaine un je ne sais quoi paradoxal, que nous nommerons
perversité, faute d'un terme plus caractéristique. Dans le sens que j'y attache, c'est, en réali-
té, un mobile sans motif, un motif non motivé. Sous son influence, nous agissons sans
but intelligible ; ou, si cela apparaît comme une contradiction dans les termes, nous pou-
45 vons modifier la proposition jusqu'à dire que, sous son influence, nous agissons par la rai-
son que *nous ne le devrions pas*. En théorie, il ne peut pas y avoir de raison plus déraison-
nable ; mais, en fait, il n'y en a pas de plus forte. Pour certains esprits, dans de certaines
conditions, elle devient absolument irrésistible. Ma vie n'est pas une chose plus certaine
pour moi que cette proposition : la certitude du péché ou de l'erreur inclus dans un acte
50 quelconque est souvent l'unique *force* invincible qui nous pousse, et seule nous pousse à
son accomplissement. Et cette tendance accablante à faire le mal pour l'amour du mal
n'admettra aucune analyse, aucune résolution en éléments ultérieurs. C'est un mouve-
ment radical, primitif, — élémentaire. On dira, je m'y attends, que, si nous persistons
dans certains actes parce que nous sentons que *nous ne devrions pas* y persister, notre con-
55 duite n'est qu'une modification de celle qui dérive ordinairement de la *combativité* phré-
nologique. Mais un simple coup d'œil suffira pour découvrir la fausseté de cette idée. La
combativité phrénologique a pour cause d'existence la nécessité de la défense personnelle.
Elle est notre sauvegarde contre l'injustice. Son principe regarde notre bien-être ; et ainsi,
en même temps qu'elle se développe, nous sentons s'exalter en nous le désir du bien-être.
60 Il suivrait de là que le désir du bien-être devrait être simultanément excité avec tout prin-
cipe qui ne serait qu'une modification de la combativité ; mais, dans le cas de ce je ne sais
quoi que je définis *perversité*, non seulement le désir du bien-être n'est pas éveillé, mais en-
core apparaît un sentiment singulièrement contradictoire.

Tout homme, en faisant appel à son propre cœur, trouvera, après tout, la meilleure
 65 réponse au sophisme dont il s'agit. Quiconque consultera loyalement et interrogera soigneusement son âme, n'osera pas nier l'absolue radicalité du penchant en question. Il n'est pas moins caractérisé qu'incompréhensible. Il n'existe pas d'homme, par exemple, qui à un certain moment n'ait été dévoré d'un ardent désir de torturer son auditeur par des circonlocutions. Celui qui parle sait bien qu'il déplaît ; il a la meilleure intention de
 70 plaire ; il est habituellement bref, précis et clair ; le langage le plus laconique et le plus lumineux s'agit et se débat sur sa langue ; ce n'est qu'avec peine qu'il se contraint lui-même à lui refuser le passage ; il redoute et conjure la mauvaise humeur de celui auquel il s'adresse. Cependant, cette pensée le frappe, que par certaines incises et parenthèses il pourrait engendrer cette colère. Cette simple pensée suffit. Le mouvement devient une
 75 velléité, la velléité se grossit en désir, le désir se change en un besoin irrésistible, et le besoin se satisfait, — au profond regret et à la mortification du parleur, et au mépris de toutes les conséquences.

Nous avons devant nous une tâche qu'il nous faut accomplir rapidement. Nous savons que tarder, c'est notre ruine. La plus importante crise de notre vie réclame avec la
 80 voix impérative d'une trompette l'action et l'énergie immédiates. Nous brûlons, nous sommes consumés de l'impatience de nous mettre à l'ouvrage ; l'avant-gout d'un glorieux résultat met toute notre âme en feu. Il faut, il faut que cette besogne soit attaquée aujourd'hui, — et cependant nous la renvoyons à demain ; — et pourquoi ? Il n'y a pas d'explication, si ce n'est que nous sentons que cela est *pervers* ; — servons-nous du mot
 85 sans comprendre le principe. Demain arrive, et en même temps une plus impatiente anxiété de faire notre devoir ; mais avec ce surcroît d'anxiété arrive aussi un désir ardent, anonyme de différer encore, — désir positivement terrible, parce que sa nature est impénétrable. Plus le temps fuit, plus ce désir gagne de force. Il n'y a plus qu'une heure pour l'action, cette heure est à nous. Nous tremblons par la violence du conflit qui s'agit en nous, — de la bataille entre le positif et l'indéfini, entre la substance et l'ombre. Mais, si la lutte en est venue à ce point, c'est l'ombre qui l'emporte, — nous nous débattons en vain. L'horloge sonne, et c'est le glas de notre bonheur. C'est en même temps pour l'ombre qui nous a si longtemps terrorisés le chant réveille-matin, la diane du coq victorieuse des fantômes. Elle s'envole, — elle disparaît, — nous sommes libres. La vieille énergie revient.
 90 Nous travaillerons *maintenant*. Hélas ! il est *trop tard*.

Nous sommes sur le bord d'un précipice. Nous regardons dans l'abîme — nous éprouvons du malaise et du vertige. Notre premier mouvement est de reculer devant le danger. Inexplicablement nous restons. Peu à peu notre malaise, notre vertige, notre horreur, se confondent dans un sentiment nuageux et indéfinissable. Graduellement, insensiblement, ce nuage prend une forme, comme la vapeur de la bouteille d'où s'élevait le
 100 génie des *Mille-et-une Nuits*. Mais de *notre* nuage, sur le bord du précipice, s'élève, de plus en plus palpable, une forme mille fois plus terrible qu'aucun génie, qu'aucun démon des fables ; et cependant ce n'est qu'une pensée, mais une pensée effroyable, une pensée qui

glace la moelle même de nos os, et les pénètre des féroces délices de son horreur. C'est
 105 simplement cette idée : « Quelles seraient nos sensations durant le parcours d'une chute faite d'une telle hauteur ? » Et cette chute, — cet anéantissement foudroyant, — par la simple raison qu'ils impliquent la plus affreuse, la plus odieuse de toutes les plus affreuses et de toutes les plus odieuses images de mort et de souffrance qui se soient jamais présentées à notre imagination, — par cette simple raison, nous les désirons alors plus ardemment. Et parce que notre jugement nous éloigne violemment du bord, à *cause de cela même*, nous nous en rapprochons plus impétueusement. Il n'est pas dans la nature de passion plus diaboliquement impatiente que celle d'un homme qui, frissonnant sur l'arête d'un précipice, rêve de s'y jeter. Se permettre, essayer de *penser* un instant seulement, c'est être inévitablement perdu ; car la réflexion nous commande de nous en abstenir, et c'est à
 110 *cause de cela même*, dis-je, que *nous ne le pouvons pas*. S'il n'y a pas là un bras ami pour nous arrêter, ou si nous sommes incapables d'un soudain effort pour nous rejeter loin de l'abîme, nous nous élançons, nous sommes anéantis.

Examinons ces actions et d'autres analogues, nous trouverons qu'elles résultent uniquement de l'esprit de *perversité*. Nous les perpétons simplement à cause que nous sentons que *nous ne le devrions pas*. En deçà ou au-delà, il n'y a pas de principe intelligible ; et nous pourrions, en vérité, considérer cette perversité comme une instigation directe de l'Archidémon, s'il n'était pas reconnu que parfois elle sert à l'accomplissement du bien.

Si je vous en ai dit aussi long, c'était pour répondre en quelque sorte à votre question, — pour vous expliquer pourquoi je suis ici, — pour avoir à vous montrer un semblant de
 125 cause quelconque qui motive ces fers que je porte et cette cellule de condamné que j'habite. Si je n'avais pas été si prolix, ou vous ne m'auriez pas du tout compris, ou, comme la foule, vous m'auriez cru fou. Maintenant vous percevrez facilement que je suis une des victimes innombrables du démon de la perversité.

Il est impossible qu'une action ait jamais été manigancée avec une plus parfaite délibération. Pendant des semaines, pendant des mois, je méditai sur les moyens d'assassinat. Je rejetai mille plans, parce que l'accomplissement de chacun impliquait une *chance* de révélation. À la longue, lisant un jour quelques mémoires français, je trouvai l'histoire d'une maladie presque mortelle qui arriva à M^{me} Pilau, par le fait d'une chandelle accidentellement empoisonnée. L'idée frappa soudainement mon imagination. Je savais que
 135 ma victime avait l'habitude de lire dans son lit. Je savais aussi que sa chambre était petite et mal aérée. Mais je n'ai pas besoin de vous fatiguer de détails oiseux. Je ne vous raconterai pas les ruses faciles à l'aide desquelles je substituai, dans le bougeoir de sa chambre à coucher une bougie de ma composition à celle que j'y trouvai. Le matin, on trouva l'homme mort dans son lit, et le verdict du coroner fut : *Mort par la visitation de Dieu*[1].

J'héritai de sa fortune, et tout alla pour le mieux pendant plusieurs années. L'idée d'une révélation n'entra pas une seule fois dans ma cervelle. Quant aux restes de la fatale bougie, je les avais moi-même anéantis. Je n'avais pas laissé l'ombre d'un fil qui pût servir à me convaincre ou même me faire soupçonner du crime. On ne saurait concevoir quel

145 magnifique sentiment de satisfaction s'élevait dans mon sein quand je réfléchissais sur mon absolue sécurité. Pendant une très longue période de temps, je m'accoutumai à me délecter dans ce sentiment. Il me donnait un plus réel plaisir que tous les bénéfices purement matériels résultant de mon crime. Mais à la longue arriva une époque à partir de laquelle le sentiment de plaisir se transforma, par une gradation presque imperceptible, en une pensée qui me hantait et me harassait. Elle me harassait parce qu'elle me hantait. À
150 peine pouvais-je m'en délivrer pour un instant. C'est une chose tout à fait ordinaire que d'avoir les oreilles fatiguées, ou plutôt la mémoire obsédée par une espèce de tintouin, par le refrain d'une chanson vulgaire ou par quelques lambeaux insignifiants d'opéra. Et la torture ne sera pas moindre, si la chanson est bonne en elle-même ou si l'air d'opéra est estimable. C'est ainsi qu'à la fin je me surprénais sans cesse rêvant à ma sécurité, et répétant cette phrase à voix basse : *Je suis sauvé !*

Un jour, tout en flânant dans les rues, je me surpris moi-même à murmurer, presque à haute voix, ces syllabes accoutumées. Dans un accès de pétulance, je les exprimais sous cette forme nouvelle : *Je suis sauvé, — je suis sauvé ; — oui, — pourvu que je ne sois pas assez sot pour confesser moi-même mon cas !*

160 À peine avais-je prononcé ces paroles, que je sentis un froid de glace filtrer jusqu'à mon cœur. J'avais acquis quelque expérience de ces accès de perversité (dont je n'ai pas sans peine expliqué la singulière nature), et je me rappelais fort bien que dans aucun cas je n'avais su résister à ces victorieuses attaques. Et maintenant cette suggestion fortuite, venant de moi-même, — que je pourrais bien être assez sot pour confesser le meurtre
165 dont je m'étais rendu coupable, — me confrontait comme l'ombre même de celui que j'avais assassiné, — et m'appelait vers la mort.

D'abord, je fis un effort pour secouer ce cauchemar de mon âme. Je marchai vigoureusement, — plus vite, — toujours plus vite ; — à la longue je courus. J'éprouvais un désir enivrant de crier de toute ma force. Chaque flot successif de ma pensée m'accablait
170 d'une nouvelle terreur ; car, hélas ! je comprenais bien, trop bien, que *penser*, dans ma situation, c'était me perdre. J'accélérai encore ma course, je bondissais comme un fou à travers les rues encombrées de monde. À la longue, la populace prit l'alarme et courut après moi. Je sentis *alors* la consommation de ma destinée. Si j'avais pu m'arracher la langue, je l'eusse fait ; — mais une voix rude résonna dans mes oreilles, — une main plus rude en-
175 core m'empoigna par l'épaule. Je me retournai, j'ouvris la bouche pour aspirer. Pendant un moment, j'éprouvai toutes les angoisses de la suffocation ; je devins aveugle, sourd, ivre ; et alors quelque démon invisible, pensai-je, me frappa dans le dos avec sa large main. Le secret si longtemps emprisonné s'élança de mon âme.

On dit que je parlai, que je m'énonçai très distinctement, mais avec une énergie mar-
180 quée et une ardente précipitation, comme si je craignais d'être interrompu avant d'avoir

achevé les phrases brèves, mais grosses d'importance, qui me livraient au bourreau et à l'enfer.

Ayant relaté tout ce qui était nécessaire pour la pleine conviction de la justice, je tombai terrassé, évanoui.

185 Mais pourquoi en dirais-je plus ? Aujourd'hui je porte ces chaînes, et suis *ici !* Demain, je serai libre ! — *mais où ?*

A. C.